

# « Repenser tous les corpus de savoirs et tous les outils »

L'intervention de Michel Lussault, professeur de géographie à l'université de Lyon (École normale supérieure de Lyon), directeur de l'École urbaine de Lyon, en ouverture de la plénière de clôture.



## GRAND TÉMOIN

« Pour moi, l'anthropocène n'est pas une question de périodisation géologique, même si le néologisme anthropocène a été forgé (en associant *anthropos* au radical "cène" – d'après le grec *kainos*, "nouveau" –, le tout signifiant une nouvelle période humaine qui succéderait à l'holocène) sur le même principe que celui que les géologues utilisent pour définir les époques géologiques. Je considère plutôt l'anthropocène comme un moment historique particulier, où nous, êtres humains sur la terre, prenons petit à petit conscience, de plus en plus clairement, que les activités humaines, qui sont d'ailleurs très largement des activités urbaines, ont des impacts formidables sur les systèmes biophysiques planétaires. Et surtout que ces impacts, qui provoquent le "forçage" de ces systèmes biophysiques – dont le plus spectaculaire est le forçage climatique –, nous mènent vers une crise de l'habitabilité.

Nous devons ainsi nous poser la question inédite – et redoutable, car il faut se la poser à toutes les échelles en même temps – de savoir si les espaces terrestres seront habitables de façon digne pour le plus grand nombre d'êtres humains dans un délai de quelques dizaines d'années ou d'un siècle. Autrement dit, si ces systèmes biophysiques seront encore habitables dans un monde peuplé de peut-être 10 milliards d'habitants en 2100 ? Cette question n'est pas issue de l'imagination d'un auteur de science-fiction dystopique, c'est une question politique et concrète. Finalement, l'anthropocène, c'est "simplement", si je puis dire, la découverte de cette crise

de l'habitabilité – excusez du peu !

Rappelons que le système biophysique que l'on appelle la planète est "indifférent" à l'espèce humaine. La planète a existé avant l'apparition de l'humain et elle continuera d'exister après la disparition de l'humain. Car l'espèce humaine, comme toute espèce vivante, est appelée à disparaître. Mais si la planète est indifférente à l'humain, en revanche, ce que l'anthropocène nous montre, c'est que la réciproque ne doit pas être vraie. L'humain ne peut pas ou plus être indifférent à la planète – asymétrie fondamentale qu'il faut bien comprendre.

## CRISE DE L'HABITABILITÉ

Or, l'époque holocène, qui précède cette prise de conscience de la crise de l'habitabilité (qui à mon sens est très récente), est une période où les êtres humains en société ont été indifférents à la planète. La planète était considérée comme un stock de ressources dans lequel on pouvait puiser de façon illimitée – c'est ce que j'appelle la logique "extractiviste". Il n'y avait pas de préoccupation générale des effets de l'épuisement des ressources sur les systèmes biophysiques. Tout simplement parce qu'on ne pensait pas qu'on pourrait être confronté à une crise de l'habitabilité. En ce sens, un certain nombre de Terriens sont toujours "coincés" dans l'holocène, ceux qui ne peuvent/veulent reconnaître les effets du changement global. À rebours, l'anthropocène nous pousse à tenter d'appréhender comment cette planète évolue en raison des forçages anthropiques et à inventer des modalités de conciliation inédites avec les éléments biophysiques qui la composent, dans de nouvelles alliances entre humains et non-humains. Cela dit, personne ne sait aujourd'hui vraiment comment il faudrait procéder : il n'y a pas de solutions sur l'étagère, de solutions toutes prêtes. Pour les praticiens de l'urbanisme et des territoires, ce constat peut apparaître inquiétant et troublant, mais il est aussi profondément enthousiasmant. Nous sommes devant une nécessité de renouveler totalement les pratiques et les savoirs professionnels, notamment parce que les référentiels de temps et d'espaces que nous avons l'habitude d'utiliser sont infléchis. En effet, les situations anthropocènes nous confrontent à une synchronisation – dans le temps de l'actualité qui est le nôtre – de temporalités différentes, d'une "épaisseur" et d'une complexité auxquelles nous n'étions pas préparés. Par exemple, lorsque nous utilisons un smartphone et que, dans sa batterie, il y a du lithium qui est évaporé dans les "salines" du désert

d'Atacama au Chili, remplies avec de l'eau puisée dans des nappes fossiles constituées il y a plus de 10 000 ans, et qui donc ne se rechargent pas, nous sommes reliés à une temporalité de l'holocène. Nous compromettons une ressource hydrique qui ne sera pas renouvelée avant un laps de temps qu'on ne peut même pas prévoir. C'est pourquoi Paul Josef Crutzen, prix Nobel de chimie (1995), l'inventeur du mot anthropocène, estimait que l'être humain était devenu une "force géologique". Parce qu'il avait désormais la capacité de poser des actes effectifs nouant des temporalités très différentes, historiques, sociales, biographiques et géologiques – ces dernières correspondant au pas de temps "ordinaire" de la planète, qui se voit lui-même brouillé par le forçage dont je parlais, puisque le rythme de la variabilité des systèmes biophysiques s'accélère. Cette synchronisation est assez intimidante et de surcroît, elle s'applique aussi au futur, car nous devons concevoir de nouveaux scénarios pour assurer la réorientation "écologique" des politiques en raison des conditions installées par le changement global.

### SYNCHORISATION ET SYNCHRONISATION

La réflexion sur l'anthropocène nous permet aussi de comprendre à quel point nos actions humaines "synchorisent" des espaces de façon inédite. La "synchorisation" est le pendant géographique de la synchronisation. La synchronisation est l'ajustement des temps ; la synchorisation est l'ajustement d'espaces, d'échelles et de registres différents dans une même action. Vous, urbanistes, éprouvez cette nouvelle synchorisation, car vous êtes amenés à constater que la plupart de vos pratiques font exploser les cadres territoriaux stables que vous aviez l'habitude d'utiliser. Nous vivons dans un monde où l'urbanisation planétaire a bouleversé les édifices géographiques et territoriaux bâtis qui étaient nos repères il y a encore quelques décennies, voire quelques années. Nous ne pouvons plus agir en respectant des cadres d'action qui s'appuient sur la fameuse articulation classique des échelles qui s'emboîtent comme des poupées russes. Nous vivons dans un espace hyperscalaire, où tous les ordres de grandeur d'espace sont en interaction permanente. L'anthropocène exige aussi que nous ajustions dans l'action des réalités sociales de plus en plus variées. Désormais, nos habitats (nos espaces de vie) associent des humains en grand nombre, chacun avec des attentes, des appréhensions, des compréhensions extrêmement différentes – nous avons à faire monde d'ores et déjà avec 8 milliards d'habitants. Mais nous devons aussi composer des mondes d'expérience avec des réalités non humaines de plus en plus nombreuses qui frappent à notre porte, avec lesquelles nous devons entretenir de nouvelles diplomaties. Des réalités non humaines vivantes (comme ce virus qui nous contraint ces derniers mois), mais aussi des réalités non humaines non vivantes. Il ne faut pas se focaliser exclusivement sur les relations entre les humains et les non-humains vivants – comme le font certains penseurs de l'anthropocène – car nos espaces de cohabitation sont composés d'humains, de non-humains vivants, mais aussi de beaucoup de réalités non humaines non vivantes, à l'exemple du lithium dont je parlais tout à l'heure (sans même parler des artefacts technologiques, des matériaux de construction comme le ciment, etc.).

**L'anthropocène exige que nous ajustions dans l'action des réalités de plus en plus variées**

Si l'on prend au sérieux cette triple pression de synchronisation, de synchorisation et d'ajustement de réalités sociales différenciées, on saisit sans délais la complexité des situations anthropocènes et partant des actions à envisager. L'anthropocène en cette matière nous confronte à une réalité totalement déconcertante. Les pactes politiques classiques que nous connaissons sont toujours en un sens des pactes "territoriaux" qui s'appuient sur l'idée suivante : si l'on agit "ici", dans un espace donné (qui est souvent pensé conventionnellement comme un territoire, c'est-à-dire un espace limité affecté d'une idéologie territoriale et siège d'une forme de gouvernement assigné), et "maintenant", dans un présent donné, on obtiendra les conséquences de cette action, vertueuse ou pas, ici même et, sinon immédiatement, au moins dans un délai raisonnable après le présent de l'action. L'anthropocène brouille complètement cela. Et nous le savons. Si nous tous et toutes agissions aujourd'hui pour décarboner totalement et sans délai nos activités, les conséquences ne seraient pas observables ici et juste après cette décision, mais seraient peut-être constatables, une fois que tous nos actes auraient été insérés, "métabolisés" et transformés au sein du système planétaire, sous une autre forme, ailleurs et dans quelques décennies, au mieux. Il n'y a plus de liens territoriaux et chronologiques clairs entre ce qui est entrepris et ce que cela provoque.

Comment dès lors composer des pactes politiques qui fassent prendre conscience à tous les cohabitants de la planète qu'agir ici et maintenant, dans chaque lieu géographique, chaque territoire, chaque espace en réseau est nécessaire, non pas tant pour que ce lieu, ce territoire, ce réseau soient meilleurs, mais pour que, un jour peut-être, nous arrivions à affronter cette crise de l'habitabilité globale de la terre ? Nous commençons à réaliser la force de ce que le philosophe Hans Jonas avait

présenté dans son livre *Le Principe responsabilité*<sup>1</sup>, publié en 1979, lorsqu'il avait théorisé l'idée de la nécessité d'agir afin de garantir une vie authentiquement humaine à des générations futures non encore nées. On trouvait cela alors extrêmement abstrait, mais nous comprenons mieux désormais ce qu'il en est de la concrétisation de cette exigence politique et éthique nouvelle. La politique du monde anthropocène, que nous devons essayer d'instituer, doit se fonder sur un "pacte" géographique et historique qui n'a plus rien à voir avec celui à partir duquel l'urbanisme et l'aménagement ont l'habitude de se déployer. Cela exige de repenser tous les corpus de savoirs et tous les outils, car nous n'avons plus de certitudes.

L'anthropocène nous amène ainsi à une sorte de renoncement aux catégories d'analyse simples – comme Jean Marc Offner le formule dans son récent ouvrage *Anachronismes urbains*<sup>2</sup>. Il nous faut admettre une incroyable complexification de nos objets de pensée et de nos champs d'action. À mon sens, la seule réponse possible est de tenter de trouver des principes qui nous permettent d'expérimenter des solutions à partir d'enquêtes collectives et de diagnostics partagés. Saurons-nous faire vivre un aménagement et un urbanisme qui redécouvrent la vertu irremplaçable de l'expérimentation ? C'est peut-être l'un des futurs que nous avons à inventer collectivement. » ■

Synthèse réalisée par **Antoine Loubière**

<sup>1</sup> Flammarion, 2013.

<sup>2</sup> Presses de Sciences-Po, 2020.